

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION;

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00.	Payable d'avance
Un an, \$3.00.	Six mois, \$1.50



Comme je sais à peu près ce que font mes contemporains, que la paix règne avec nos voisins, et que l'agriculture, le commerce et l'industrie n'ont jamais été aussi prospères qu'en l'an de grâce mil neuf cent trois, je me reporte par la pensée à deux cents ans en arrière, et me demande ce qui se passait dans notre pays en 1703.

Un voyage à Boston n'était pas alors toujours une partie de plaisir, et l'historien Bancroft nous apprend qu'en cette année "les sauvages divisés par bandes assaillirent, avec les Français, toutes les places fortifiées du pays des Bostonnais et toutes les habitations à la fois, n'épargnant, selon les paroles d'un fidèle chroniqueur, ni les cheveux blancs de la vieillesse, ni l'enfant sur le sein de sa mère. La cruauté devint un art, et les honneurs récompensèrent l'auteur des cruautés les plus raffinées. Il semblait qu'à la porte de chaque maison, un sauvage caché épiât sa proie. Que de personnes furent massacrées ou traînées en captivité ! Si des hommes armés, las de leurs attaques, pénétraient dans les retraites de ces barbares insaisissables, ils ne trouvaient que des solitudes. La mort planait sur les rivières."

On sait parfaitement que la guerre n'a jamais été un jeu d'enfants, surtout quand les sauvages se mettent de la partie, mais ce qui se faisait d'un côté était parfaitement de mise de l'autre, et chacun croyait avoir raison d'en agir ainsi.

C'est qu'il y a de certain, cependant, c'est que les Français Canadiens ont toujours bien traité leurs prisonniers, et que ceux-ci, bien souvent, finissaient par embrasser la religion catholique et par se fixer dans le pays. On leur accordait alors des lettres de naturalisation, et nos archives renferment de ces lettres, qui contiennent des pages entières de noms.

On n'en peut dire autant de nos ennemis, qui traitaient, à Boston même, les prisonniers français et Abénaquis avec la plus grande cruauté.

Aujourd'hui, on va à Boston en vélocipède, et en toute sûreté.

◆◆ Si la paix règne entre les deux pays, il n'en subsiste pas moins, cependant, quelques vestiges de l'inimitié d'autrefois, sentiment qui se traduit, de temps en temps, par l'incursion intempestive de quelque cerveau brûlé, qui veut à tout prix dire du mal des descendants de la France.

C'est un dicton assez répandu qu'il y a plus d'un âne qui s'appelle Martin, mais je crois que jamais Martin ne fût plus âne que Bradley Martin.

Bradley Martin, dont j'ignorais l'existence il y a huit jours encore, vient de se faire connaître à ses contemporains par un article à fond de train contre les Canadiens-français, dans le "Nineteenth Century".

Tout d'abord, en descendant du train, à Lévis, il trouve que Québec n'est pas aussi pittoresque que la plupart des écrivains le disent, il n'y trouve rien de curieux, et, un peu plus, il nous dirait que Québec et ses environs sont plats comme une punaise, opinion peu répandue, et comme les hommes ressemblent toujours un peu au pays qu'ils habitent, il trouve les Canadiens-français laids et à l'air bestial, comme le Canada.

Ceux qu'il a vus dans le bateau-traversier étaient tous affreux, mais l'un d'eux surtout ressemblait plus, dit-il, au chaînon qui unit l'homme au singe qu'à un être humain.

Il est fâcheux que Bradley Martin n'ait pas demandé le nom de ce rare spécimen d'histoire naturelle, mais il a peut-être eu peur d'une réponse comme celle qui fut faite un jour au duc d'Argyle, chef du clan des Campbell.

Ce noble duc posait au physionomiste et prétendait découvrir la nationalité d'un homme d'après ses traits.

—Tenez, dit-il un jour à un de ses amis, voyez ce laid individu qui vient de notre côté, je parie une bouteille de champagne qu'il est Irlandais.

—Je tiens le pari.
—Quel est votre nom, mon ami ?
—Campbell, Votre Seigneurie, Ecossais comme vous.

Jamais tête de duc ne fut moins ducale que celle du perdant du pari.

Bradley-Martin trouve que les habitants canadiens-français sont tellement laids, gros et moroses, que même un Hollandais ne peut les égaler sous ce rapport.

Voilà qui va faire bien plaisir à la charmante Wilhelmine, la jolie reine de Hollande !

Il y en a comme cela une douzaine de pages.

Plusieurs journaux ont crié à l'infamie, mais il me semble que c'est faire trop d'honneur au pauvre âne qui a écrit cet article, et je serais plutôt d'avis de lui envoyer une couronne de chardons.

Il la mangerait !

◆◆ Ces "Cockneys", qui promènent leur ignorance et leur sottise dans tous les pays du monde, quand ils se décident à quitter Londres, constituent une espèce à part qui se fait remarquer partout par son incroyable suffisance et la profondeur insondable de sa bêtise.

C'est cette ignorance doublée de crétinisme qui le rend parfois méchant, comme dans le cas de Bradley-Martin.

L'occasion se présentant à propos, je viens de chercher dans une encyclopédie l'origine de ce mot, aujourd'hui admis dans la langue française, faute d'autre, pour désigner ce produit essentiellement britannique.

On raconte donc qu'un jeune Londonnien, se trouvant à la campagne par le plus grand des hasards, fut frappé d'admiration par le chant du coq, et s'écria : Comme ce coq hennit !—"How that cock neighs". D'où serait venu le mot cockney.

La chose est fort possible, car nous constatons que le Cockney, quoique d'origine très ancienne, ne s'est pas amélioré de nos jours. Un être qui troue Québec plat et tous les Canadiens-français laids et moroses, peut très bien dire qu'un coq hennit et qu'un cheval chante.

Jean-Baptiste morose ! Jean-Baptiste triste ! !
Cependant, réflexion faite, il est vraisemblable que ce bon Jean-Baptiste a dû être envahi par un sentiment passager de profonde tristesse à la vue de Bradley-Martin, et qu'il se soit écrié dans sa stupéfaction :

—C'est-y Dieu possible d'avoir l'air si bête !
Alors, tout s'expliquerait par la binette du Cockney.

◆◆ Un bon jeune homme — je le suppose bon et jeune — qui a eu bien de la peine, c'est Edmond.

Edmond qui ? Edmond quoi ? Je l'ignore, et tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est mort et qu'il a envoyé du Paradis, à un journal de Montréal, une lettre signée : Edmond.

Cette lettre est en vers, je crois, en admettant la définition bien connue que "les vers sont des lignes qui commencent par des majuscules, qui finissent pareilles au son, et qu'on ne comprend pas", et le bon saint Pierre a dû bien rire quand il l'a mise à la poste, à l'adresse de mademoiselle E. F....., qui n'a pas dû la recevoir, puisqu'elle a été remise à "La Patrie".

Lisons ensemble, en nous tenant solidement le crâne :

Pourquoi nous fuir et ne nous plus sourire,
Quand on soupire pour vous chérir toujours ?
Qu'est-ce que la vie sans vous ?... Vaut mieux
[dormir
Plutôt qu'aimer et mourir de l'amour.

Voilà qui est très bien pensé et ce qui s'appelle prendre son parti en brave. Ayant la mort en perspective, le bon jeune homme proteste énergiquement et dit en toute candeur : "Ah !

mais non, j'aime mieux dormir"... et il ne dort pas. La preuve en est qu'il continue :

Puisqu'à nous tous vous voulez dire adieu, Prenez nos coeurs, prenez le mien, ma chère : Avec le vôtre, ils seront tous les deux ; Et moi, bien seul, je resterai sur terre.

Edmond, mon ami, tu oublies que la demoiselle n'a pas voulu de ton coeur, mais en admettant qu'elle le prenne, tu es d'une logique mathématique quand tu ajoutes que, un coeur plus un autre coeur, cela fait deux coeurs. C'est très bien trouvé.

Quant à rester seul sur terre, cela n'est pas bien prouvé, mais Edmond rêve dans son sommeil. Il rêve tout haut, trop haut, hélas !

Marchez toujours sans craindre les années, Bien que "sans coeur", je prierai Dieu pour vous, Puisque pour Dieu... vous êtes destinée. Seigneur... Hélas !... Je meurs... à ses genoux !

Allons, bon ! le voilà mort... Le surnois ne dormait pas, il ne rêvait pas ; il était mort, le "sans coeur" !

Mais, il n'a pas fini, le défunt :

Si pour vous seule, je suis mort en martyr, Priez bien fort sous le cloître béni. Pour vous "ma mère" j'ai bien voulu mourir : Je vous attends... là-haut... au Paradis ! ! !

Ainsi, Edmond, qui a "bien voulu mourir", veut nous faire croire qu'il est en Paradis, et qu'il s'y promène avec une auréole autour de la tête et une palme à la main, comme il est d'usage chez les martyrs sérieux, mais je vous avoue naïvement que je n'en crois rien et que je le soupçonne au contraire d'avoir donné une fausse adresse. En cherchant bien, on finirait par le découvrir dans quelque coin de Montréal.

N'importe, mademoiselle E. F..... a rudement bien fait d'envoyer promener ce farceur-là. Le coq, tout ce qu'on voudra, mais pas Edmond !

Être jeune et avoir déjà le cerveau assez faisané pour produire une élucubration pareille ! Triste, bien triste...

◆◆ Plusieurs de mes lecteurs ne connaissent peut-être pas Jacques Lebaudy, qui fait cependant beaucoup parler de lui en ce moment.

Jacques Lebaudy, fils d'un des plus grands fabricants de sucre de France, est un garçon d'une trentaine d'années, riche à millions de revenus, connu à Paris sous le nom de "Le petit sucrier", qui n'avait jusque dernièrement que la réputation d'être grand viveur et de jeter l'argent par les fenêtres.

Mais les noces à outrance, les fêtes si extravagantes qu'elles puissent être, finirent pas lasser le petit sucrier, qui cherchait quelque chose de nouveau qui pût le désennuyer.

Et puis le cas de M. Menier, un de ses confrères dans la grande industrie, l'empêchait de dormir.

Le petit sucrier ne pourrait-il pas, lui aussi, devenir propriétaire d'un immense domaine comme le grand chocolatier est devenu maître de l'île d'Anticosti, grande comme la moitié de la Belgique ?

Plongé dans l'étude de la carte du monde, il cherchait et ne trouvait pas.

Ses études de collège, bien que très superficielles, lui rappelaient vaguement l'aventure étonnante d'autres Français, les Hauteville, qui, au commencement du douzième siècle, accomplirent des exploits qui nous remplissent encore de surprise et d'admiration.

Le vieux seigneur Tancredi de Hauteville, après avoir guerroyé toute sa vie, se reposait enfin dans son château, entouré de ses douze fils, grands et solides gaillards, ne craignant ni Dieu ni diable et ne rêvant que plaies et bosses, quand un soir il rassembla sa douzaine de rejetons et leur tint à peu près ce langage :

—Mes enfants, vous êtes vigoureux comme des taureaux, chacun de vous sait boire comme quatre, vous savez que la force prime le droit, bref, vous avez l'éducation parfaite qui convient à de nobles hommes, mais mon domaine n'est pas assez grand pour vous tous, et le meilleur conseil que je puisse vous donner est de vous mettre en route pour aller conquérir ce qu'il vous faut. Vous avez de bons chevaux et de bonnes armes,